

**Denis Voignier**

LE TEMPS  
DES ROIS

extrait chap. 5 et 6

dv – éditions

couverture et illustrations intérieures de  
Christophe Carmona  
9782914644624

## 5

François et Julie avaient quitté leurs nouveaux amis. Le jeune Bernard Servigny avait indiqué qu'il ne fallait pas hésiter à le contacter si nécessaire.

Les deux enfants étaient assez contents de leurs premiers pas dans la capitale. Ils avaient empêché deux hommes de s'entretuer et avaient obtenu des renseignements pour tenter de rencontrer les Mousquetaires.

— Tu es sûr de cette direction ? demanda Julie.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas. Nous allons vers la Bastille, elle ne doit guère être loin.

L'évocation de ce nom fit remonter des souvenirs. Julie se remémorait la prise de la Bastille à laquelle elle avait assisté.

— Ensuite, reprit son cousin, nous filerons vers le Châtelet pour rejoindre le bord de Seine. Il n'y aura plus qu'à longer le fleuve, sur sa rive droite.

Mais Julie savait aussi tout cela. Elle connaissait assez bien la ville, finalement.

Pour rejoindre la Bastille, il leur fallait emprunter une succession de ruelles plus malodorantes les unes

que les autres.

— Quelle odeur ! s'exclama-t-elle.

— Tu penses ! Les gens jettent absolument tout par les fenêtres. C'est une véritable infection.

Il leur tardait de quitter cette sorte de labyrinthe dans lequel les passants se faisaient rares.

Au détour d'une venelle<sup>7</sup> déserte, ils tombèrent sur une bagarre entre trois individus. Deux d'entre eux portaient la casaque rouge des gardes du Cardinal.

Le troisième était vêtu d'un pourpoint de cuir brun et de hauts-de-chausse plus foncés. Mais ce qui alerta surtout nos deux jeunes « voyageurs » est le fait que les deux gardes combattaient contre le troisième homme. Une lutte inégale évidemment mais le jeune gentilhomme s'en tirait fort bien et mettait régulièrement ses deux adversaires en difficulté.

— Que se passe-t-il ? demanda Julie.

— Je ne sais pas. Peut-être ces gardes tentent-ils d'arrêter un malfaiteur ?

— Un malfaiteur ? Il n'en a pas l'air, en tout cas. Que pouvons-nous faire ?

---

7    Synonyme de ruelle.

— Pas grand-chose. À part récolter un coup de rapière...

Le gentilhomme donc, se défendait fort bien et réussit à blesser l'un de ses adversaires au bras gauche.

— Tu vas me le payer, jura celui-ci, grimaçant de douleur.

Cependant, le jeune combattant commençait à se fatiguer. Ses réactions étaient moins promptes, ses esquives moins rapides, ses coups portaient dans le vide.

À cet instant, un chien, sorti d'on ne sait où, se jeta dans les jambes de Julie, lui mordillant sa robe bleue.

— Mais laisse-moi donc ! Va plus loin ! Va !

L'animal ne démordait pas et se mit à aboyer. Cela eut immédiatement deux conséquences très fâcheuses. Le jeune gentilhomme détourna son attention l'espace d'une seconde. Son adversaire, hargneux et agressif lui passa son fleuret au travers du corps. Le jeune homme, surpris, se tenant le ventre, s'effondra contre le mur.

Le garde blessé avait aperçu François et Julie. D'un

bond malgré son bras ensanglanté, il se jeta sur eux, agrippant François par sa veste.

— Lâchez-moi ! Mais lâchez-moi donc !

— Certainement pas, bougre d'espion. Toi et ton amie allez nous suivre.

La situation était très inquiétante. Julie comprit qu'ils avaient dû assister à un assassinat en bonne et due forme et que son cousin et elle constituaient des sortes de témoins gênants.

François n'arrivait pas à se défaire de son agresseur. La poigne de celui-ci était pareille à un étau.

— Sauve-toi Julie ! Sauve-toi !

— Me sauver ? Tu n'y penses pas ?

À la réflexion, Julie serait bien plus utile libre qu'aux griffes de ces gardes. Elle jeta un regard éperdu à son cousin et s'enfuit à toutes jambes. Par chance, le chien l'avait délaissée et s'en prenait au second soldat, tant et si bien que celui-ci chuta dans l'eau fangeuse<sup>8</sup> en jurant. Julie en profita pour se faufiler, au hasard, dans les venelles qui se présentaient. Elle courut ainsi un bon moment, sans se retourner

---

8 De l'eau boueuse, très sale.

une seule fois, haletante, apeurée, presque désemparée. Lorsqu'elle s'arrêta, à bout de souffle, elle se trouvait sur une place animée où des marchands installés près d'étals de bois, vantaient la qualité de leurs fruits et de leurs légumes. Au moins ici, se dit-elle, elle serait en relative sécurité. Il lui fallait néanmoins prendre une décision rapide. François était en grand danger. Elle avisa, de l'autre côté de la place, deux cavaliers en casaques bleues. Le vêtement était fleurdelisé<sup>9</sup> et portait une croix blanche.

— Des Mousquetaires !

Fendant la foule, elle se précipita à leur rencontre.

— Messieurs, messieurs.

— Holà ! fit le premier cavalier pour stopper sa monture.

— Messieurs, emmenez-moi chez Monsieur de Tréville, s'il vous plaît.

Les deux Mousquetaires étaient visiblement surpris. Ils s'interrogèrent du regard et le second cavalier, cette fois, demanda :

— Que se passe-t-il, mademoiselle ?

---

9 Des fleurs de lys étaient brodées sur le vêtement.

Julie était encore essouffée et sous le coup des derniers événements.

— Il se passe... il se passe... que François... a été enlevé.

— François, qui est-ce donc ?

— François de Châtillon. Et je suis Juliette Hortense de Haute-Seille. François est mon cousin. Là, dans ces rues – de la main elle indiquait la direction du quartier du Marais – un homme vient d'être assassiné.

— Ah, cela Mademoiselle, est monnaie assez courante, malheureusement.

— J'entends bien, Messieurs les Mousquetaires, mais il l'a été par deux gardes du Cardinal.

Les visages des Mousquetaires changèrent d'expression. L'inquiétude s'y lisait.

— Vous en êtes bien sûre ?

— Aussi sûre que vos casaques sont bleues et les leurs rouges.

— Et ce François, donc ?

— Nous avons été témoins, malgré nous, de la scène. François a été pris, j'ai réussi à m'enfuir. Je ne sais que faire, c'est pourquoi je me suis

adressée à vous.

Les deux Mousquetaires réfléchissaient. Cette histoire semblait tenir debout et pourquoi cette demoiselle aurait-elle inventé tout ceci ?

— Très bien, Mademoiselle, nous allons vous conduire à l'Hôtel de Monsieur de Tréville. Montez donc.

Le second cavalier lui tendit la main et Julie s'installa sur le cheval, derrière lui. En d'autres circonstances, elle aurait apprécié cette promenade presque irréelle, mais pour l'instant, son cœur était d'une tristesse sans fond.



Athos

## 6

Les cavaliers avançaient au pas, parfois au petit trot. Nul besoin de crier ou menacer les passants. Ceux-ci se poussaient naturellement. Visiblement les Mousquetaires étaient appréciés et respectés.

C'est ainsi, après une petite demi-heure, que Julie arriva rue du Vieux-Colombier, devant le portail d'entrée de l'Hôtel de Tréville. C'est ici qu'une soixantaine de mousquetaires du Roi étaient casernés et s'entraînaient. Deux gardes sur le quivive surveillaient l'entrée. Lorsqu'ils reconnurent leurs compagnons d'armes, ils leur laissèrent le passage.

— Dis-moi, Guibert, Monsieur de Tréville est-il là ? demanda le premier cavalier.

— Je crois bien. Mais il me semble de méchante humeur ce soir. Une altercation avec des gardes du Cardinal, je crois.

— Ah, très bien.

Les cavaliers pénétrèrent dans la vaste cour pavée. Des groupes de mousquetaires bavardaient, jouaient aux dés ou s'entraînaient au fleuret. Les

chevaux stoppèrent.

— Vous pouvez descendre, jeune demoiselle. Attendez-moi ici, je vais vous accompagner auprès de notre maître.

Julie fit comme on le lui demandait. Elle était impatiente de rencontrer le troisième homme du royaume<sup>10</sup>. Lui seul pourrait l'aider à retrouver François.

Les cavaliers avaient mené leurs montures dans les écuries qui se situaient sur le côté gauche de la grande cour. Le plus jeune revint, l'air décidé et le pas alerte.

— Je suis Athos, pour vous servir.

— Athos ? Ce n'est pas possible !

— Que dites-vous ?

— Rien Monseigneur, rien...

Julie était en proie à une vive émotion. Ainsi, le Mousquetaire Athos, de son vrai nom le Comte de la Fère, célèbre personnage du roman d'Alexandre Dumas, existait bel et bien.

— J'aurais pourtant cru que...

— C'est-à-dire que l'un de mes cousins de Lorraine

---

10 Après le Roi Louis XIII et le Cardinal de Richelieu

porte aussi ce nom, balbutia-t-elle. C'est amusant.

— En effet. Mais venez donc, nous allons demander audience<sup>11</sup>.

Julie admirait le bâtiment aux murs de magnifiques pierres blanches. Les deux niveaux comportaient des fenêtres à croisillons et de belles cheminées ornaient une toiture d'ardoise.

Athos désigna un monumental escalier sur la droite du bâtiment. Il était presque assez large pour y faire passer une voiture à deux chevaux.

En haut de cet escalier, une fois passée une porte de bois épais aux clous de cuivre, on pénétrait dans une sorte d'antichambre, semblable à une salle d'attente. Deux autres Mousquetaires étaient là, discutant et attendant probablement d'être reçus par Monsieur de Tréville.

Athos avisa un valet en livrée jaune qui se tenait droit comme un « i » devant une autre porte.

— Préviens Monsieur de Tréville que je souhaiterais le rencontrer d'urgence.

— Bien Monsieur, j'y vais de ce pas.

L'attente ne fut pas très longue. Le valet revint dans

---

11 Ils allaient demander à être reçus par M. de Tréville

la minute.

— Monsieur Athos est attendu.

— Allons-y, souffla le mousquetaire à Julie.

Sous le regard étonné des deux autres soldats, ils pénétrèrent dans le bureau de Monsieur de Tréville.

Celui-ci, un homme d'assez haute taille et de forte corpulence, les longs cheveux flottant sur ses épaules et encadrant un visage ovale, marchait de long en large devant l'unique fenêtre de la pièce. Il paraissait soucieux. Enfin, il arrêta ses allers et venues et se tourna vers les arrivants.

— Athos, c'est toi. Que me vaut ta visite ? Fais vite, le temps m'est compté. Mais tu n'es pas seul. Qui est donc cette demoiselle ?

Julie très impressionnée d'être en présence de ce fameux personnage, réussit à articuler.

— Juliette Hortense de Haute-Seille, du Comté de Toul. Je suis en visite à Paris. Une terrible affaire est survenue.

L'expression du visage de Julie fit comprendre à Monsieur de Tréville que cela devait être sérieux. D'ailleurs, Athos ne se serait pas permis de le

déranger pour des peccadilles<sup>12</sup>.

— Peux-tu m'en dire un peu plus, Juliette ?

Et Julie raconta, en détails, les circonstances de l'assassinat du gentilhomme ainsi que l'enlèvement de François.

— Sangdieu ! Encore une histoire de gardes du Cardinal ! J'ai depuis ce matin des soucis avec eux et voilà que cela continue. Qu'est-ce qui t'a donné l'idée de venir me trouver ?

— C'est que j'ai entendu dire beaucoup de bien de votre personne, Monsieur de Tréville. Vous êtes un homme honnête, juste, courageux et la réputation de vos mousquetaires, grâce à vous, n'est plus à faire.

Monsieur de Tréville, flatté que sa renommée ait voyagé jusqu'à Toul, afficha un large sourire.

— Tu dois savoir, Juliette, que les mousquetaires s'occupent plus particulièrement de la protection du Roi, des affaires de l'État, intérieures et extérieures, et non pas des enlèvements d'enfants.

— Je le sais Monsieur de Tréville.

Julie avait pris un air pitoyable, ses yeux étaient

---

12 Des choses sans importance.

mouillés de larmes naissantes.

Monsieur de Tréville, soucieux, tripota sa longue moustache.

— Je dois reconnaître que la présence des gardes du Cardinal dans cette affaire pourrait... qu'en penses-tu Athos ?

— Je pense, Monseigneur, que l'on pourrait au moins enquêter.

— Tu as raison Athos. C'est cela, enquêtons. Dès demain matin, car il se fait tard, tu prendras trois hommes avec toi. Tâche d'en savoir un peu plus.

Puis, s'adressant à nouveau à Julie :

— Voilà, demoiselle, dès demain matin, Athos que voici, mettra tout en œuvre pour retrouver ton cousin François.

— Merci monsieur, merci. Mais n'est-ce pas un peu tard ? Pourquoi attendre ?

Julie devait-elle dire à Monsieur de Tréville que les premières heures sont primordiales dans les affaires d'enlèvement ? Non, cela n'était pas possible, elle le savait bien.

Le lieutenant-capitaine ne répondit d'ailleurs pas.

— Athos, tâche de trouver un logement à cette

demoiselle, pour cette nuit.

— Je vais m'en occuper, Monsieur, n'ayez crainte.

Julie comprit que l'entrevue était terminée.

— Demoiselle, lorsque vous aurez retrouvé votre cousin, ce dont je ne doute pas, revenez me voir.

— Je n'y manquerai pas, Monsieur.

Athos conduisit Julie hors de l'Hôtel. Par un dédale de rues, il la mena vers un quartier de maisons plus cossues. Les voies, plus propres ici, étaient bordées de belles habitations, souvent entourées d'un parc arboré et closes par des portails en fer forgé. Le mousquetaire s'arrêta d'ailleurs devant l'une d'elles.

— Voici la maison de ma belle-sœur Églantine de Fougerolles. C'est une personne agréable qui ne refusera pas de t'héberger quelques jours. Suis-moi.

Athos appela depuis le portail.

— Jérôme ! Jérôme !

Des pas se firent entendre sur une allée de graviers.

— Monsieur Athos ? C'est donc vous ?

Le valet avait certainement reconnu la voix du

Mousquetaire. Il ouvrit l'un des battants découvrant une allée bordée de pelouses bien entretenues.

— Madame est là ?

— Oui, Monsieur. Elle est au salon, je crois, à répéter son solfège.

— Très bien Jérôme. Annonce-moi.

Le valet referma la grille, ne posant aucune question sur la présence de la demoiselle à la robe bleue.

Églantine était une femme d'une trentaine d'années, au visage aimable encadré de cheveux blonds bouclés en frisottis. Ses yeux gris fixaient attentivement Julie.

Athos raconta l'histoire de Julie qui confirmait de temps à autre par un détail.

— Pauvre petite, tu dois être fatiguée et affamée. Je vais m'occuper de tout cela.

Athos comprit qu'il pouvait se retirer.

— Très bien Églantine, je sais que je peux compter sur toi. Juliette, je passerai demain matin à la première heure. Nous irons mener l'enquête sur place.

— Oui Monsieur Athos. Merci pour tout ce que vous

faites.

— À demain Juliette.

Églantine fit préparer un délicieux repas. Poulet à la crème, agrémenté de carottes fraîches, fromage de chèvre, biscuit aux amandes. Julie se régala. Durant ce repas, la jeune femme expliqua qu'elle était l'épouse d'un des frères d'Athos, le sieur Ferry, qui possédait des terres près de Blois et aussi cette magnifique demeure parisienne.

Églantine la conduisit à l'étage, lui montra sa chambre. Contre l'un des murs, un magnifique lit, recouvert de velours brodé. D'épais édredons servaient d'oreillers. Devant la fenêtre, une table de toilette munie de tous les accessoires nécessaires, cuvette, broc, brosse, flacons d'huiles odorantes et de parfum.

— Je te laisse, Juliette. Tu peux, si tu le désires, te promener dans le parc. Il ne fait pas encore nuit. Si je ne te revois pas d'ici là, je te souhaite une bonne nuit. Je viendrai te réveiller lorsqu'Athos sera là.

— Merci Madame Églantine. À demain donc.

Julie n'avait pas vraiment sommeil. Un tour dans le

parc lui ferait peut-être du bien. Elle descendit le bel escalier de marbre et se rendit dans les jardins qui entouraient la bâtisse.

Le soleil n'était pas encore couché et les rais de lumière jouaient avec le feuillage des platanes. Elle s'assit sur un banc de pierre, face à une mare aménagée. On pouvait entendre le coassement des crapauds. Toutes ses pensées convergeaient vers François. Qu'allait-il lui arriver ? Se défaire des griffes des gardes du Cardinal était probablement impossible. Il pouvait peut-être utiliser la gélatine et trouver une solution pour revenir la chercher. Autant de questions auxquelles elle ne pouvait pas répondre. Elle se doutait bien qu'il lui serait difficile de dormir. Elle décida alors de tenter l'impossible.

Elle observa la haie de charmilles qui tenait lieu de limite de propriété. Ici, un muret plus bas, dissimulé par les arbustes n'était pas un réel obstacle. Elle tendit l'oreille un instant et elle se décida. Il lui fut aisé de se glisser entre les branches et d'escalader ce petit mur de pierres. Elle se retrouva dans la rue, déserte et silencieuse. Selon ses suppositions, ce quartier devait se situer au nord du Palais du

Louvre. Se fiant à son sens de l'orientation et au soleil, maintenant très bas sur l'horizon, qui lui indiquait la direction de l'ouest, elle partit d'un pas décidé. Elle devait retourner sur les lieux du drame. Les heures et les minutes comptaient, elle le savait.